

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 39 (1901)  
**Heft:** 21

**Artikel:** On hégâ renitant  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198759>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

trop longs de taille, trop larges d'épaules, trop pincés à la ceinture, je vous garantis bien que pas un petit montagnard n'aurait voulu les mettre. Je sais bien que c'est un détail, mais que voulez-vous, je ne puis pas souffrir de voir ainsi abimer de la belle étoffe.

J'ai presque pleuré en entendant notre vieille chanson :

Mon père avait cinq cents moutons  
Dont j'étais la bergère...

Et le chevrier avec ses chèvres ! Seulement, pourquoi diantre lui avaient-ils fourré sur le dos une peau de mouton avec toute sa laine, que le pauvre petiot avait l'air enveloppé dans une descente de lit ?

C'est dans les vieilles Bibles qu'on voit Saint-Jean-Baptiste vêtu d'une peau de mouton ; chez nous, à la moindre *care*, cela deviendrait trop lourd. C'est une peau de chèvre qu'il aurait fallu mettre, pour être couleur locale, comme on dit.

A propos des chèvres, il y a quelque chose qui m'a bien amusée. L'une d'entre elles a eu soin avant de s'en aller de laisser des souvenirs, et on a entendu quelque part dans les tribunes un bouèbe qui criait :

— « Mama, ... des mapis ! »

En voilà un, me suis-je dit, qui n'est pour sûr pas de Rossinière, sans ça il saurait bien la différence qu'il y a entre des mapis et des petolles.

A présent, vous savez, il y a une chose qui m'a indignée, c'est leur bataille de fleurs. Est-il possible de *bourriauder* ainsi les fleurs. Ces pauvres narcisses ! Non pas que je les aime beaucoup, au moins. C'est une fleur raide et orgueilleuse qui a quelque grâce en pleins champs, mais qui ne se prête nullement à en faire des bouquets. Seulement j'étais navrée de les voir ainsi tourmenter. La place et les rues étaient couvertes de ces pauvres fleurs qu'on écrasait sous les pieds. Partout des étales, d'énormes tas de narcisses qui se mouaient faute d'eau.

Franchement, c'est bien la peine de tant célébrer le Prince Narcisse pour le mépriser ainsi une minute après. On m'a dit que cela se fait dans le Midi ; cela ne m'étonne pas ; j'ai toujours entendu dire qu'ils sont encore un peu sauvages dans ces pays, mais ce n'est pas une raison pour les imiter.

Et maintenant, voulez-vous mon avis sur cette fête !... Eh bien, je suis un peu embarrassée.

Figurez-vous qu'après la fête, pour me *repicoler* un tant soi peu, j'ai été boire une tasse de café dans une confiserie.

Il y avait là une troupe de jeunes demoiselles anglaises et allemandes qui ne pouvaient pas assez dire combien c'était *choli* et *biaulifoul* et combien elles s'étaient amusées ! Pour elles, il n'y avait rien de plus beau que la Fête des Narcisses.

Et puis après, je suis allée faire un tour du côté des villages du haut, et vers Pertuis j'ai parlé avec une vieille paysanne qui sarclait ses choux.

« Leur fête des Narcisses ! qu'elle m'a dit, encore quelque chose de beau ! D'abord, il n'y a rien que des Anglais et des Allemands ; on n'y voit pas une *gent* du pays. Et puis, allez voir les prés d'Avants, ce qu'ils sont jolis, très très *pillonnés*. Il fera beau au mois de juillet mettre la faux là-dedans. »

Pardine, que je me suis dit en m'en allant, c'est pour cela, comme quand on roule des choux en bas un rouet : autant de têtes autant d'avis.

Croyez-moi, monsieur le rédacteur, votre dévouée servante. Tante GRITELET.

Pour copie conforme :

PIERRE D'ANTAN.

### On hégâ renitant.

Lè bitès sont tot coumeint lè dzeins : quand l'ont idée dè fèrè oquì lo font et se l'ont la bianna dè ne pas fèrè gosse ao cein lo font pas ; cein que l'ont dein la teta ne l'ont pas atra part, coumeint on dit dâi iadzo dè no z'autro.

Ora, quand on vâo qu'on bouébo sai bin sâdzo et ne fassè pas lo dètertin pè lo pailo, on l'âi promet oquì et on l'âi dit : « Vouaite-vai tè camarado, lè petits Babolin, coumeint sont dâi dzeintis petits bouébo, assebin lo boun'einfant lào z'apportèra oquì ao bounan ! » Ein lào montreint dinse ein exeimplio dâi z'autro bouébo, cein eincoradzo lo gosse d'ein fèrè atant. Et se clia mounda fâ effet po coredzi la marmaille, no seimblî dâi iadzo que le dussè allâ assebin po lè bitès.

L'onclio Crozet, d'Epalindze, étâi venu à Lozana, menâ on moulo et quand l'eût zu dètsèrdzi, que fû payi, l'est zu baire on demi-litro à la pinta dè la Grenetta ein laisseint se n'hégâ quie dèvant.

Mâ, quand l'a volliu sè reinmodâ contr'âmont, m'einlève se sa Bronna volliâvè pi dèmarâ du dèvant la pinta. Ne sè pas se clia pourra cavala sè pllièsaï pè Lozana aobin quinna lubie l'avâi, mà tantia que ne sè tsaillessaï pas dè sè reinmodâ contre l'ètrablîo.

Crozet eût ho l'écourdjatâ ein la trevougneint pè la breda, la roilli à coups dè pi contre la panse, l'eût beau coudhi la preindrè dè bounâ, la cajolâ et fèrè totès lè z'herbès dè la St-Djan, rein lài fasâi ; clia tsanera dè Bronna renasquâvè adè.

Tandi que s'escormantsivè dinse po la fèrè reinmodâ, vouaïque onna cariole avoué on monsu dedein que passè ao grand décime galop dècouté Crozet et se n'aplia.

Adon stuce, qu'étâi einradzi, vire la teta à la Bronna dâo côté dè clia cariole et l'âi fe ein montreint l'hégâ que tracivè :

— Eh ! tsanra dè sorcière et vilha rosse que t'è, n'as-tou pas vergogne, vouaite-vai ton frare coumeint ie tracè !

### A l'Opéra comique

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Voici une petite histoire qui date de plus de cent ans, tirée d'un livre amusant de M. Arthur Pougin :

Un soir, à propos de l'indisposition d'une chanteuse, le régisseur se présente au public, entre deux pièces, pour lui annoncer le fait et lui demander l'autorisation de faire remplacer par une de ses camarades l'actrice subitement indisposée. Par malheur, il commence son petit discours par un solécisme politique et, après avoir salué, s'approche de l'avant-scène en disant :

— Messieurs...

— Il n'y a plus de messieurs, s'écrie aussitôt une voix bourrue. Dites : Citoyens.

— Citoyens, reprend tranquillement l'orateur, M<sup>me</sup> Jenny...

— Il n'y a plus de demoiselle, bougonne la voix. Dites : la citoyenne Jenny.

— Citoyens, la citoyenne Jenny étant indisposée et dans l'impossibilité de remplir son rôle, nous vous prions d'agréer à sa place M<sup>me</sup> Chevalier.

— Dites la citoyenne Chevalier.

— Pardon, citoyen, si je dis la citoyenne Chevalier et la citoyenne Jenny, comment saurez-vous que l'une est une dame et l'autre une demoiselle ?

Cette réflexion pleine de sens fut accueillie par un éclat de rire général. La substitution fut acceptée et l'orateur se retira sans incident.

### Chez nos peintres.

Mais, que fait donc la Société des beaux-arts ? Existe-t-elle toujours ? On en douterait vraiment.

Tandis qu'autour de nous, à Genève, à Neuchâtel, s'ouvrent, chaque année, des expositions de peinture et de sculpture, très visitées ; à Lausanne, plus rien. Est-ce à dire que nos artistes sont aussi pris de léthargie et qu'ils n'ont rien à nous montrer ? Point du tout. Preuve en sont les expositions partielles que nos peintres — réduits à leur seule initiative — organisent, faute de mieux, dans leurs ateliers ou dans des locaux quelconques, très peu propres souvent à pareil usage.

Espérons que le groupement, dans le palais de Rumine, de nos diverses collections, éparpillées aux quatre coins de la ville, laissera aux expositions de tous genres des locaux plus convenables que ceux dont elles disposent actuellement. Ainsi, le Musée industriel, qui, avec quelques aménagements peu importants, sera une salle d'exposition tout à fait satisfaisante. Et puis, nous aurons encore et surtout la *grande salle*, si impatiemment attendue et dont nos conseillers communaux nous doteront certainement, avant de solliciter des électeurs le renouvellement de leur mandat. Ils n'oseraient faire autrement. Alors, comme la Belle au bois dormant, à l'appel du prince Charmant, la Société des beaux-arts se réveillera sans doute de son long sommeil.

En attendant, que les amateurs de peinture se donnent rendez-vous à l'atelier de M. A. Herzog, *square de Georgette*, 1 (au rez-de-chaussée) ; ils y passeront de très agréables instants. Puis, de là, qu'ils aillent à la *Grenette*, où M. Ch. Vuillemermet a organisé une exposition fort intéressante de ses œuvres ; tableaux à l'huile, aquarelles, dessins, etc. ; toute la collection, entr'autres, des originaux qui ont servi à l'édition de l'album du *Vieux-Lausanne*.

L'exposition Vuillemermet sera ouverte du lundi 27 mai au mardi 4 juin. Entrée libre.

Deux amis se rencontrent :

— Tiens ! je suis bien content de te voir ; veux-tu déjeuner avec moi ?

— Mais avec plaisir !

— Eh bien ! va chez toi et fais mettre mon couvert : j'arrive de suite !

**OPÉRA.** — Mardi, a été donnée la première représentation de *La Bohème*, musique de R. Leoncavallo. Qui a lu le roman d'Henry Murger, duquel est tirée cette comédie lyrique, s'est fait de « la bohème » une idée particulière. Cette idée répond peu, sans doute, à la réalité. Qu'importe ; elle est à coup sûr séduisante et tout imprégnée de la poésie que Murger a jetée à pleines mains dans son livre. Vouloir donner un corps aux fantaisies de l'imagination est toujours dangereux ; on risque fort de rester en dessous du rêve. C'est un peu le cas de *La Bohème* de Leoncavallo et les critiques font des réserves à cet égard. Le public, lui, y est allé de son enthousiasme habituel, dont nos excellents artistes sont les fidèles complices. Le succès a été si grand qu'une seconde représentation a eu lieu vendredi, pour laquelle les billets furent enlevés en quelques heures. La pièce, il est vrai, est montée avec beaucoup de soin. — Demain, dimanche, à 8 heures, troisième de *La Bohème*.

Une *fête locale de gymnastique* aura lieu, le 2 juin, dans le parc de Montriond. La *Section Bourgeoise*, qui en est l'organisatrice, a voulu, dit-elle, « rompre avec les traditionnelles kermesses, qui finissent par fatiguer le public ». Toutes nos félicitations pour cette décision. Les *Amis-Gymnastes* et la *Section du Grulli* ont promis leur précieux concours.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE FÉPINET, 3

ENCRES A.-W. FABER

fixe et à copier.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.